

aux excommuniés, aux catéchumènes de se retirer. Il fait fermer et garder les portes. Il ordonne ensuite au peuple de se lever¹; et les prières recommencent, ou dites à haute voix par le diacre, à voix basse par le peuple, ou alternativement par l'un et par l'autre, et enfin résumées dans cette prière universelle que l'évêque prononce seul, par laquelle il réunit et offre au Seigneur les prières de tout son peuple².

Mais, avant d'aller plus loin, on se rappelle que le Seigneur a dit : « Si tu fais ton offrande et si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère³. » — « Que personne, dit le diacre, n'ait rien contre personne⁴. » Et pour témoigner qu'il en est ainsi, on se donne le baiser de paix⁵, l'évêque à ses prêtres, le prêtre aux diaques, le diacre à l'un des fidèles, celui-ci à un autre, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes.

L'oblation vient ensuite. On apporte au président de l'assemblée les dons des fidèles, le pain, le vin et l'eau⁶ qui doivent se changer au corps et au sang de Jésus-Christ. En face de ces dons, l'évêque commence ce qui s'appelle

¹ *Stemus decenter, στῶμεν καλῶς* (dit le diacre dans les liturgies de l'Orient).

² En latin *collecta*, en grec *καθολική, παραθέσις*.

³ *Matth.*, v, 23, 24.

⁴ *Μή τις κατά τίνος, μή τις ἐν ὑποκρίσει. Constit. apostol.*, II, 57.

⁵ Alors nous nous levons tous et nous prions. Après avoir prié, nous nous donnons le saint baiser. 65, 67. V. aussi *Constit. apost.*, VIII, 2; *Concil. Laodic.*, 19. Le baiser de paix s'appelle *φιλήμα ἀγαπῆς, ἄγιον, ἀσπασμός*. *Salutate fratres omnes in osculo sancto. I Thess.*, v, 26; de même *I Rom.*, xvi, 16; *I Cor.*, xvi, 20. V. encore Tertull., *de Oratione*, 18.

⁶ Justin, *ibid.*

proprement la liturgie, l'action, l'oblation¹, et présente à Dieu les offrandes déposées sur l'autel. Puis, il entame avec le peuple ce solennel dialogue qui s'est uniformément conservé dans toutes les églises, chez tous les peuples, dans toutes les langues chrétiennes :

« Le Seigneur soit avec vous.

— Et avec ton esprit.

— Élevons nos cœurs.

— Nous les tenons élevés vers Dieu.

— Rendons grâces à Dieu.

— Cela est vraiment juste et digne².

— Oui, répond l'évêque, cela est vraiment juste et digne³ : » et alors suit cette belle et solennelle prière qu'on appelle Préface⁴, parce qu'elle est le dernier prélude du sacrifice ; commencée par le prêtre, elle se continue par la voix du peuple, dans cette solennelle exclamation que la synagogue a chantée, qui s'est redite de siècle en siècle et d'église en église, que les séraphins chantent au ciel :

¹ *Ἀναφορά, προσφορά. Immolatio, missa (Missale Gothic. et Gallican.) Oblatio (Isidor., I, 15.)*

² Sur l'emploi de cette formule, Cyrille Hierosol., *Catech.*, 5; *Mystag.*; Chrysost., *hom.* 2 et 18 ad *II Cor.* et *alibi passim*; Augustin, *de Bono videt.*, 16, *de Vera relig.*, 5, in *Psalm.* LXXXV, *Ep. ad Dardanum et Probam de bono persever.*, 13, § 25. Cette formule est la même, non-seulement dans les liturgies grecques et syriaques orthodoxes, mais dans les liturgies hérétiques. Renaudot cite trois nestorienne, trois jacobites au moins, trois coptes, trois du rite alexandrin, dix éthiopiennes, une arménienne. Les coptes, quoiqu'ils fassent l'office dans leur langue, laissent ces paroles en grec.

³ *Ὁ Κύριος μετὰ πάντων ὑμῶν. — Καὶ μετὰ τοῦ πνεύματος σου. — Ἄνευ ἡμῶν τὰς καρδίας. — Ἐχόμεν πρὸς τὸν Κύριον. — Εὐχαριστοῦμεν τὸν Κύριον. — Ἄξιον καὶ δίκαιον.*

⁴ *Præfatio, contestatio.* Cette partie de la liturgie est partout rappelée.

« Saint, saint, saint, êtes-vous, ô Seigneur Dieu des armées, les cieus et la terre sont pleins de votre gloire et de votre majesté... Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Gloire au plus haut des cieus¹. »

C'est maintenant l'heure du sacrifice, l'heuresolennelle. « Soyons debout dans le tremblement et dans la crainte; que ce moment est terrible! cette heure redoutable! » s'écrie le diacre dans les liturgies de l'Orient². C'est alors que par un rite et avec des paroles qui diffèrent à peine dans les liturgies de toutes les églises, le prêtre, comme dit saint Justin, « ayant reçu le pain et le vin, rend gloire et honneur au Père de toutes choses, au nom du Fils et du Saint-Esprit, et récite longuement l'Eucharistie ou action de grâces pour les dons que nous avons reçus de lui³. »

Mais, surtout, il rappelle ce qui s'est passé la veille de la passion de Jésus-Christ et en cette nuit où il allait être livré, conformément à ces paroles du Seigneur : « Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de moi; » et à celles de l'apôtre : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Sauveur jusqu'à ce qu'il vienne⁴. » Et, à mesure que le sacrifice s'accomplit, le peuple, intervenant à son tour par des paroles d'adhésion et de prière, dit : « Amen,

¹ Τρισάγιος τῶν Σεραφίμ ὕμνος· Ἡ τῶν Σεραφίμ θεολογία. C'est ainsi que les anciens appellent cet hymne qui venait des Juifs. Cyrille Hierosol., *Myst.* 5. La liturgie de saint Jacques, après *qui venit*, ajoute *et venturus est*. La liturgie copte dit tout simplement *sanctus, sanctus, sanctus Dominus*. Celle de saint Marc et celle de Nestorius n'ont pas le *Hosanna in excelsis*.

² *Stemus cum timore et tremore. Quam terribilis locus iste. Adstate viri cum tremore. Litur. Coptica sancti Bas., Lit. Jacob., Lit. Nestor.*

³ Justin, I, 65.

⁴ I Cor., xi, 26.

nous le croyons. — Louez Dieu. — Seigneur, ayez pitié de nous¹. »

C'est là ce qu'entend et ce que répète le nouveau chrétien, tremblant et ravi, se recueillant pour le moment sacré où le sacrifice offert pour tous va lui être personnellement appliqué, et où il participera à cette chair et à ce sang dont le mystère lui est maintenant révélé. « Les choses saintes sont pour les saints, » s'écrie le diacre, lorsque le moment est venu : et alors, s'humiliant une dernière fois, faisant une dernière fois entendre des paroles de repentir, de déprécation et de crainte, les prêtres d'abord, les diacres, puis le peuple, hommes, femmes et enfants, pourvu qu'il soit à jeun² et avec une conscience pure, chacun vient prendre sa part du sacrifice accompli pour tous. « Ceci est le corps du Christ, » dit le prêtre ou le diacre. — « Il en est ainsi, répond le fidèle³; » et alors il

¹ Après que celui qui préside a fini les prières et l'action de grâces, le peuple s'écrie : *Amen*. Justin, *ibid.* — Sur le mot *alleluia*, Tertull., *de Oratione*, 27.

² Tertull., *de Corona*, 5, *ad Uxorem*, II, 5; saint Augustin, *ad Januarium*, ep. II, 8, fait remonter cet usage aux réglemens de saint Paul (V. I Cor., xi, 54).

³ Ces confessions de foi sont quelquefois très-développées dans les liturgies orientales. « Le corps saint et le sang précieux, pur, vrai, de Jésus-Christ, Fils de notre Dieu. Amen. — Le corps et le sang d'Emmanuel notre Dieu, en toute réalité. Amen. — Je crois et je confesse jusqu'au dernier souffle de ma vie, que ceci est le corps vivifiant de votre Fils unique, notre Seigneur, notre Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ. Il l'a reçu de notre Dame à tous, la Mère de Dieu, la sainte Marie... » *Lit. copt. S. Basil.*, et de même dans la plupart des autres. Ces attestations de la présence réelle sont plusieurs fois répétées.

En dehors des liturgies, lisez saint Justin : « Les aliments sur lesquels l'action de grâces a été dite par une prière contenant les paroles mêmes du Christ, sont, nous le savons, la chair et le sang de Jésus incarné. » I, 66. — Saint Irénée : « C'est le véritable sacrifice dont le sacrifice juif est la figure. » IV, 12, § 2, 45. — Tertullien : « Ton mari (païen) ne saura pas quel est l'aliment que tu goûtes en secret avant toute autre nourriture, et s'il sait que

boit au calice et reçoit le pain dans ses mains¹. Une part du pain consacré était mise en réserve pour être portée par les diacres aux malades et aux absents². — C'est ainsi que celui qui avait été païen la veille devenait, pour parler comme les saints Pères, un autre Christ.

Ensuite, après l'action de grâces du peuple et la bénédiction de l'évêque³, l'un et l'autre confessant une fois de plus la présence de Dieu sous les apparences du pain, une collecte avait lieu⁴. Chacun donnait librement, s'il voulait, quand il voulait, ce qu'il voulait; et ces aumônes, réunies dans les mains de l'évêque, étaient distribuées aux veuves, aux orphelins, aux malades, aux vieillards, aux voyageurs, aux naufragés, à ceux surtout qui, dans les prisons ou dans les mines, souffraient pour la cause de Dieu. Le riche donnait, le pauvre recevait, l'égalité s'opérait entre eux⁵. Il ne fallait pas, en effet, que ces âmes, venues de si loin et si longtemps étrangères les unes aux autres et à Dieu, après s'être réunies dans la communion

c'est du pain, croira-t-il ce qu'on lui dira? » (*Ad Uxor.*, II, 5.) « Le Christ est notre pain... » (*De Orat.*, 7.) Origène : « Le Christ a été immolé et nous mangeons la chair du Verbe. » (*C. Cels.*, VIII, 22; voy. encore VIII, 57.) Saint Irénée : « Comment sauront-ils (les hérétiques) que ce pain est le corps du Seigneur et ce calice son sang? » (IV, 18, § 4, 7.) « Le Seigneur confessait que ce pain est son corps et ce calice son sang. » (IV, 25, § 2.) Saint Justin, *Tryphon.*, 117, et bien d'autres passages que l'on trouvera aisément réunis dans les admirables travaux des apologistes catholiques.

¹ *I Cor.*, xi, 26, 29; Justin, *ibid.* : « Ensuite ceux qu'on appelle diacres distribuent le pain, le vin et l'eau. »

² Justin, *ibid.*; Tertull., *ad Uxor.*, I, 5; Cyprien, *de Lapsis*.

³ V. toutes les liturgies.

⁴ Ceux qui le peuvent et le veulent donnent la somme qui leur convient, et cette somme est déposée entre les mains de celui qui préside, lequel secourt les orphelins, les veuves, etc. Saint Justin, 67. Voy., sur ces collectes, *Act.*, xxiv, *I Cor.*, xvi, 1, 2; *II Cor.*, vii, 1, 15.

⁵ *I Cor.*, xvi, 1, 2; Tertull., *Apol.*, 59; Justin, 67; Tertull., *ad Martyr.*, 1, 2; Irénée, IV, 18.

au corps et au sang de Jésus-Christ, fussent séparées par l'amour des biens de la terre. Il ne fallait pas que ce corps, un dans la personne du Christ, fût divisé par Mammon, mais qu'il demeurât uni par le double lien de l'amour de Dieu et de l'amour mutuel.

Et cependant, un moment encore, et ces hommes si intimement unis par le Christ et par la charité allaient se séparer, sans avoir peut-être échangé entre eux une parole, peut-être sans savoir les noms les uns des autres. Perdus dans la multitude païenne, dans des familles, des ateliers, des maisons, des palais où Dieu était méconnu, ils allaient être isolés, inconnus, inutiles les uns aux autres. En dedans de cette porte, c'était la fraternité, l'égalité, l'amour; mais au dehors, toutes les inégalités, toutes les hostilités de la vie païenne les attendaient pour les ressaisir. Un lien divin les unissait au cénacle? Nul lien humain ne subsisterait-il entre eux?

Le néophyte pouvait se le demander un instant, mais avant que la journée fût finie, il retrouvait ses frères au festin de l'Agape¹. J'ai déjà dit ce qu'était l'Agape comme principe d'égalité, comme moyen de charité, comme aide pour l'esclave, comme encouragement pour le travail. Mais ce qu'elle était surtout, c'était le symbole et l'instrument de la fraternité chrétienne. Pour que ces fidèles, si admirablement un en Jésus-Christ, ne fussent pas dans la vie terrestre étrangers les uns aux autres, pour que leurs noms,

¹ L'heure de l'assemblée était le matin avant le jour, celle de l'Agape était l'heure ordinaire du souper, c'est-à-dire vers le coucher du soleil. Dans l'intervalle les fidèles retournaient chez eux. C'est ce qui résulte clairement de Tertullien et des autres écrivains chrétiens, et surtout de la lettre de Plinius (X, 97) : Quod essent soliti stato die ante lucem convenire... quibus peractis, morem sibi discedendi fuisse rursusque coeundi ad capiendum cibum.

leurs visages, leurs voix, leur fussent mutuellement familiers, l'Église avait institué la douce habitude d'un banquet fraternel où ces cœurs rassasiés de l'amour divin pouvaient s'épancher les uns dans les autres¹. C'était, du reste, la coutume de l'antiquité; tout ce qui s'appelait famille, communauté, association, corporation avait pour rendez-vous un repas amical. Mais le festin chrétien ne ressemblait pas à ces repas des phratries et des hétairies païennes, à ces orgies soi-disant fraternelles, municipales, officielles, sacerdotales de Rome et de la Grèce. Le repas chrétien s'appelait Agape, c'est-à-dire amour, charité. Les riches, ou du moins ceux qui avaient quelques deniers, y contribuaient de leurs deniers; les pauvres y étaient conviés. Là, contrairement à la coutume païenne, hommes et femmes, pauvres et riches, patrons et affranchis, esclaves et libres, s'accouaient à la même table. L'évêque et les prêtres y présidaient. Le repas commençait par la prière. « On s'y nourrit, disait Tertullien, autant que la faim l'exige; on y boit avec assez de modération pour que la chasteté n'en puisse souffrir. Les convives se rassasient, mais sans oublier qu'ils ont encore à adorer Dieu pendant la nuit; ils conversent, mais en hommes qui savent toujours écouter intérieure-

¹ Sur les Agapes, voy. I Cor., xi, 20, 21, 22, 53, 54; Tertull., *Apol.*, 59, de *Jejun.*, 27, ad *Martyr.*, 2; Cyprien, ad *Donatum*, in fine; saint Jean Chrysostome, *Homélie* 27 in I Cor.; Clem. Alexand., *Pædag.*, II, 1, 7; Plinie, *loc. cit.*; Ignat., ad *Polycarpe*, 4, ad *Smyrn.*, 8; Théodoret, VIII, de *græcis affectib.*, *Hist. Ec.*, III, 15; Origène, *C. Cels.*, I, 1; *Constit. apost.*, II, 18; Aug., ad *Joan.*, 54 (98). On faisait des Agapes les jours anniversaires des martyrs. Théod., *loc. cit.*; Evagre, *Hist. eccl.*, II, 5, pour les funérailles, etc. Elles avaient lieu, ce semble, dans les églises mêmes. *Idem, ibid.*; saint Paulin, *Ep. ad Pammach.*, 15 (37). *Commentaires anonymes sur Job*, 111. — Abus des Agapes. Cyprien, *Testim. ad Quirin.*, 111; Greg. Nazian., *Carmen* 218-220. Elles finirent par être éloignées des églises, puis supprimées.

ment le Seigneur. Après le repas, lorsqu'on a apporté l'eau et allumé les lampes, chacun est engagé à chanter en l'honneur de Dieu ce qu'il sait des saintes Écritures ou ce que sa propre inspiration lui fournit; s'il avait bu avec intempérance, son chant le trahirait. La prière ensuite termine le repas. Et on se retire non pour aller par les rues, courir, crier, frapper, se livrer aux éclats d'une folle joie, mais pour continuer ailleurs ces habitudes de chasteté et de modestie, comme des hommes dont le festin lui-même a été une école de sagesse (*ut qui non tam cœnam cœnaverint quam disciplinam*). » Et Tertullien ajoute ces paroles, que pourraient redire à la lettre ces associations chrétiennes tant de fois dénoncées de nos jours : « Telle est cette assemblée des chrétiens, illicite, je consentirai à le dire, si elle ressemble à rien de ce qui est illicite, si personne au monde peut l'accuser au nom des lois qui punissent les complots. Pour le malheur de qui nous sommes-nous jamais réunis? Ce que nous sommes isolés, réunis nous le sommes également; ce qu'est chacun de nous, tous le sont, ne nuisant à personne, ne contristant personne. Qu'on se réunisse entre gens de bien, entre bons citoyens, entre hommes pieux et chastes; ce ne sera jamais là un conciliabule, ni une faction, ce sera un sénat (*non est factio dicenda, sed curia*¹). »

Et maintenant ceux dont la fraternité mystique avait été ainsi humainement consommée, ceux qu'avaient ainsi réunis la prière, l'aumône, l'Agape, pouvaient se séparer. Partout où ils se rencontreraient, ils étaient sûrs de se reconnaître, de s'entr'aider et de s'entr'aimer. « Voyez comme ils

¹ *Apol.*, 59.

s'aiment! » disaient avec envie ces païens si haineux les uns contre les autres. « Voyez comme ils sont prêts à mourir l'un pour l'autre! » disaient ces idolâtres si souvent poursuivis par des passions homicides. S'ils allaient au loin, ils savaient d'avance qu'ils trouveraient des frères partout. Un voyageur, un inconnu frappait à la porte d'une maison chrétienne, il se faisait reconnaître comme fidèle¹. Et la porte s'ouvrait pour lui tout entière, et le bassin était rempli dans lequel l'hôte lui lavait les pieds, l'aiguère pleine, la table mise; dès la première heure, il conversait, il chantait, il priait avec cette famille devenue la sienne; puis on le menait dans l'assemblée des frères, et là il racontait comment il avait vu sous un autre climat lever le germe de la foi; souvent il apportait des lettres de son évêque (*formatæ*), passe-port mystérieux dont la forme était connue des seuls chrétiens, et ces lettres étaient lues dans l'assemblée². Ainsi, d'un bout du monde à l'autre, en dépit de la haine des peuples et de la police des magistrats, les évêques se parlaient en frères, les communautés chrétiennes se donnaient la main, l'Église, en un mot, communiquait avec elle-même; et les pensées de la foi, de la fraternité et de l'amour, cachées au fond de quelque conscience de matelot, de soldat, de marchand ou d'esclave, partaient avec toutes les caravanes, faisaient étape avec toutes les légions, faisaient cortège à tous les proconsuls, naviguaient sur tous les navires.

¹ L'existence de signes de reconnaissance mystérieux est reprochée par les païens, mais déniée par les chrétiens. Minutius Felix, 9, 51.

² Voir plus haut, t. I, p. 199 et s. les citations de saint Clément, de *Virginibus*.

³ Voy. en particulier (ci-dessous, t. III, l. VI, ch. vi) les correspondances de saint Denys, évêque de Corinthe, avec les églises de Lacédémone, d'Athènes, de Nicomédie, du Pont, de la Crète et de Rome.

C'est ainsi que le néophyte entrait dans la vie chrétienne. Mais cette vie était une vie de combat, et cette fraternité, si touchante au dedans, imposait au dehors de rudes devoirs et de grands périls.